

Histoire de Madame Victoire

DEBUT, FIN ET LIMITES D'UNE ANALYSE OU UNE ANALYS(T)E SACRIFIEE

J'ai vu Madame Victoire pour la première fois dans la salle d'attente d'un dispensaire de banlieue, bondée d'enfants excités et de mères impatientes. Sur ce fond de vacarme et de piaillage, Madame Victoire hurlait à sa fille d'incompréhensibles menaces. Sa voix stridente, son exaspération proche de la crise de nerfs faisait que chacun pressait le pas en passant devant elle, de peur d'être agrippé par cette furie et de devenir la cible de son attention.

Un jour la secrétaire vint me dire : « Ah ! le médecin consultant ne vous aime décidément pas beaucoup, il vous envoie un drôle de cadeau ; la fille de Madame Victoire, c'est pour vous. » Le médecin consultant me le confirma : « Nous avons pensé qu'il fallait une psychothérapie à Janine Victoire. Voilà un an qu'elle est en rééducation de dyslexie et ça n'avance pas, la rééducatrice pense qu'il y a un problème relationnel, la mère est quand même très débordée ; il faut peut-être essayer de voir de quoi il retourne... enfin je vous fais confiance. » En ce temps-là j'étais crédule... On me faisait confiance... La secrétaire avait vu plus juste que moi. Maintenant je traduirais ces phrases ainsi : « Vous qui prétendez faire des psychanalyses d'enfants en suivant également les parents, je vous fourgue ce cas, si vos maîtres sont ce que vous dites, alors qu'ils vous tirent de cette affaire dont je n'attends rien de bon. » Traduction libre, mais qui m'a été confirmée par la suite. Contrairement à beaucoup de psychothérapeutes de ce « secteur » on savait que je voyais en effet très régulièrement les parents. C'est ainsi que l'on m'appela « lacanienne ». Je voyais la maman, le papa, le lardon si, et seulement s'il le voulait. Freud en tête, puis Lacan puis Dolto et Maud Mannoni, oui j'avais mes classiques, mes références de noblesse, et en sourdine, quelque part plus inavouée, mon analyse.

Ainsi je « suivais » les mères, j'avais des « entretiens » avec les pères que j'entretenais le plus volontiers dans des illusions de « tiers » et de « représentant de la loi ». Ceux qui ne s'y prêtaient pas, quelques-uns étaient quand même futés, je faisais de mon mieux pour les faire « accéder » à un « ordre symbolique ». Malgré ce fatras, quelques psychothérapies eurent lieu. J'avais l'illusion de faire des analyses, le mot même de

psychothérapie était cédé aux vilains. Non que je défende maintenant cette pratique, mais je pense que réellement je ne suis jamais allée beaucoup plus loin que jusqu'à la cessation de souffrances qui peuvent recevoir un nom. Comme maintenant, à ce moment et en ces lieux-là j'avais le désir de faire des analyses, mais ne fait pas des analyses qui veut.

Voici l'histoire d'une mère « suivie ». Voici également les questions qui me sont venues après-coup sur ce travail d'alors, et les limites de mon écoute et de mon engagement dans ce processus analytique.

La première séance a été très mouvementée... Je n'en garde qu'un souvenir de va-et-vient, de déplacement de corps, de hâte à garder ou à éjecter l'une ou l'autre, l'une par rapport à l'autre, mère et fille... Je les ai fait rentrer ensemble, elles ont franchi le seuil en se bousculant, elles ont voulu s'asseoir sur la même chaise, jamais une ne pouvait me parler sans être interrompue par l'autre. Puis j'ai fait sortir la mère pour rester avec Janine et l'entendre un peu puisqu'elle avait manifesté un tel désir de parler sans y parvenir, mais à peine sa mère était-elle sortie qu'elle devint muette, le regard vague, gentille petite fille un peu bête : exactement ce que l'on disait d'elle à l'école. Nulle trace de ce monstre indomptable dont se plaignait la mère. Je l'ai fait dessiner c'était pas mal, sans plus, ça ne m'inspirait guère. La fois suivante j'ai vu Madame Victoire sans sa fille. Celle-ci a fait quelques irrutions, ne pouvant rester seule dehors malgré la présence d'autres enfants et malgré ses 10 ans. A chacune de ces apparitions la voix de Madame Victoire se transformait. Elle ne pouvait parler à sa fille qu'en hurlant, et sa fille ne semblait être vivante — quoiqu'insupportable — que sous ces avalanches de violence vocale. Son exaspération tombait dès qu'elle parlait d'elle-même, de son enfance, de sa personne hors sa famille actuelle. Elle « se » parlait calmement jusqu'à l'arrivée de sa fille au monde. Elle ne percevait pas du tout ces variations qui étaient pourtant très nettes.

Très vite elle empêcha littéralement sa fille d'avoir des séances, car elle avait toujours quelque chose à me dire. Elle accepta en apparence très facilement ma proposition d'avoir des séances qui lui seraient consacrées exclusivement, sa fille gardant les siennes. A partir de ce moment-là Janine commença à manquer très souvent, par contre la régularité irréprochable de la présence de Madame Victoire à ses propres séances étant souvent expliquée par le désir de venir s'excuser de l'absence de sa fille. Donc la fille manquait et la mère venait, non parce qu'il était convenu qu'elle vienne, mais pour excuser l'absence de sa fille. N'y comprenant rien, perplexe, je laissais faire un temps. Mais j'avais mes classiques : Le « tiers », voilà-t-il pas que j'allais l'oublier. Il fallait, pour le bien de l'enfant convoquer le père. J'en parlais à Madame Victoire. La réponse fut catégorique : « Oh ! vous pouvez toujours lui écrire, il ne viendra pas ;

il trouve que ce sont des histoires de bonne femme, il n'y croit pas à votre psychothérapie. » Bon, ça c'était du connu. J'écrivis donc ma lettre.

Monsieur Victoire débarqua une semaine avant le jour fixé pour son rendez-vous, que j'avais fixé pour dans trois semaines afin de lui donner le temps de prendre congé à son travail. Il devait venir un jeudi, il vint un jeudi en avance. Il ne me parla que des « nerfs » de sa femme. Il faisait de son mieux, mais bien sûr elle avait quand même pas une vie de reine ; quant à la petite, il ne comprenait pas tout le foin qu'on faisait autour. C'était pas une grosse tête, et alors ?... lui non plus... sa femme non plus... Il était camionneur pour le compte de son beau-frère, mari de la sœur de sa femme : il devrait se trouver soit un autre patron soit se mettre à son propre compte, mais n'arrivait pas à s'y décider. Sa femme le lui reprochait, car chez le beau-frère il travaillait sans être déclaré... s'il lui arrivait quelque chose c'était embêtant... il n'avait ni sécurité sociale, ni retraite. En plus ça obligeait sa femme à garder son travail, car il n'y avait qu'elle qu'était déclarée. Alors bien sûr... ça n'arrangeait pas sa nervosité. Mais c'était difficile de quitter son beau-frère, la famille de sa femme était tout autour d'eux... fallait qu'il trouve un truc convenable pour pas les blesser, sinon, que ferait sa femme si sa famille, qui est très liée, lui en voulait. Lui n'avait pratiquement pas de famille. Il avait perdu son père très jeune, il avait encore sa mère, mais sa femme n'aimait pas trop qu'elle vienne, parce que Janine lui obéissait mieux qu'à elle, alors elle n'aimait pas ça. Il était d'accord que je m'occupe de Janine, mais il trouvait surtout qu'on exagérait son cas. En somme les « histoires de bonne femme » que m'avait avancées Madame Victoire c'était d'accorder tant d'importance aux enfants et de n'en point accorder aux bonnes femmes elles-mêmes.

Pour résumer : Madame Victoire venait pour parler de sa fille qui elle, ne venait pas ; Monsieur Victoire venait pour me parler de sa fille, mais me parlait de sa femme, qui lui demandait de rompre avec sa famille à elle, et lui se rendait compte qu'elle n'y arriverait pas, elle, à supporter cette rupture s'il y arrivait lui.

A la séance de Janine qui suivit la venue de son père, Janine était présente, accompagnée pour la première fois, non plus de sa mère, mais de sa grand-mère paternelle. Mes maîtres avaient donc raison : la psychothérapie de l'enfant prenait tournure. Janine fit de beaux dessins, elle s'améliora un peu en classe sans pour autant devenir un petit génie, elle me raconta qu'elle aimait se toucher, qu'elle jouait avec son pipi avec ses copines, elle était devenue apte à faire les délices d'une psychothérapeute.

A la séance de Madame Victoire qui suivit la venue de son mari, Madame Victoire ne vint pas.

Elle ne revint pas à celle d'après, ni à la suivante. Mes maîtres me firent défaut, ceci n'était pas prévu. Je ne savais que faire ; si je la rappe-lais, j'étais certaine que Janine allait disparaître à nouveau, et puis de quel droit la convoquer ? Elle avait fini par se faire excuser au secrétariat et je n'avais même plus le prétexte d'une convocation pour discuter de son interruption. N'étant pas sûre de moi j'hésitais donc à lui imposer les « bienfaits » d'une psychothérapie que pourtant elle avait semblé recher-cher.

Trois ou quatre mois s'écoulèrent ainsi. Je voyais régulièrement Janine qui venait accompagnée de sa grand-mère.

Un jour, alors que j'attendais Janine, sa mère revint. Elle laissa sa fille d'autorité dans la salle d'attente et fit pratiquement irruption dans mon bureau. Sa violence, ses cris, n'étaient plus réservés à sa fille. Elle me hurla dessus. « Je ne suis pas venue, on a dû vous le dire (comme si je ne m'en étais pas aperçue), j'avais pas le temps, et puis vous comprenez, maintenant je suis enceinte, je vomis tout le temps, alors entre mon travail, Janine, ah ! celle-là ! ça ne sert à rien votre psychothérapie, elle continue à me rendre folle, et puis les soucis pour le travail de mon mari qui travaille toujours sans être déclaré, ça va pas ! ça va pas ! Enfin je suis venue vous le dire, parce que je me suis dit que quand même c'était pas de votre faute tout ça, que c'était pas la peine de vous en vouloir à vous. »

Ce même jour elle me raconta son enfance et me fit le tableau de sa famille.

J'appris ainsi qu'elle avait une sœur plus âgée qu'elle qui lui en avait toujours fait voir de toutes les couleurs, et qui continuait. L'histoire du beau-frère, c'était quand même sa sœur qui en était responsable : il ne fallait jamais contrarier ce beau-frère parce qu'ils n'étaient pas mariés et qu'il menaçait toujours de partir ; alors il fallait que toute la famille le supporte. Sa mère ? « Oh ! une brave femme... elle habite avec ma sœur, depuis la mort du père il y a 2 ans, il faut que j'aille la voir tous les dimanches, peu importe que je sois fatiguée ou pas. Alors j'arrive, j'apporte toujours des petits gâteaux pour le goûter, j'aime pas faire la pauvre, pensez !... on nous le fait assez sentir comme ça... Et puis quelquefois je me dis, passez-moi l'expression, avec mes petits gâteaux j'ai l'air d'un con ma mère... des fois pendant toute l'après-midi on m'adresse pas la parole, c'est toujours de ma sœur qu'il s'agit. Le soir je repars, je suis encore plus à cran que lorsque je suis arrivée. »... « Mon mari, souvent, il travaille aussi le dimanche, alors vous voyez un peu l'atmosphère le soir ?... C'est pas bon pour la gamine que je me dis parfois... m'enfin elle n'a pas l'air de s'intéresser à tout ça... pourvu qu'on ne lui demande pas de ranger ou d'être obéissante... »

On convient de se revoir à sa demande, quand elle peut, elle téléphonera pour prendre rendez-vous.

J'ai revu Madame Victoire deux ou trois fois pendant sa grossesse, elle repartait toujours un peu calmée après nos entretiens, mais d'une fois à l'autre elle répétait les mêmes plaintes auxquelles s'ajouta celle de sa solitude. « Je suis seule, je n'ai personne à qui parler, et d'ailleurs personne ne me parle. » Je lui re-proposais de venir pour elle. Il y eu les vacances, la rentrée. J'envoyai une convocation à Janine lui demandant de reprendre ses séances. Pas de réponse. Je pris la décision de ne pas les pourchasser davantage.

Un jour de novembre, gris, froid, à ne pas mettre un névrosé dehors, on m'annonça que Madame Victoire était dans la salle d'attente sans avoir pris de rendez-vous. Je l'ai reçue. Elle était accompagnée de Janine et tenait dans les bras le bébé. « Comme vous voyez je suis toujours aussi seule, je n'ai personne à qui les laisser, alors je suis venue avec les deux ; voilà, j'ai encore eu une fille, ça promet, elle hurle des nuits entières. » Et en effet, comme sur ordre la petite se mit à hurler. Le bébé hurlait... nous, on pouvait plus s'entendre. Alors on s'est regardé. Elle me regarda d'abord d'un air d'impuissance devant ces cris, puis tout en essayant de hurler plus fort que lui elle se mit à rigoler puis à rougir. Les mots devenaient impossibles, il y avait son corps, les regards, une ébauche de rigolade, ce sacré bébé hurleur, mon corps, de l'impuissance à maîtriser quelque chose, son impuissance. La jouissance fuyait de partout. Je me suis levée, j'ai pris le bébé des bras de sa mère, je l'ai mis sur le divan qui se trouvait dans la pièce. Il s'est calmé au bout d'un moment. Janine a joué dans un coin assez tranquillement. On a commencé à parler. On parlait à voix basse pour ne pas réveiller le bébé. C'est ainsi qu'a commencé la psychanalyse de Madame Victoire.

Je ne raconterai pas cette analyse en détail. Elle a duré quatre ans à raison de deux et quelquefois trois séances par semaine. Au début le scénario de la première fois se répétait : le bébé sur le divan, Janine dans un coin (elle a fini par aller jouer dans la salle d'attente avec d'autres enfants), Madame Victoire et moi-même en face, parlant bas. Il y aurait beaucoup à dire sur le jeu des voix et des regards dans cette analyse. Comment il n'y a d'abord eu que des cris, mais issus de quel corps ? Comment ces cris ont trouvé une adresse, mais cela ne suffisait pas. Comment devant des cris localisés dans le corps d'un autre, des regards ont été possibles, captateurs et captifs de jouissance. Comment seulement ensuite aux cris s'est substituée la parole. Parole chuchotée, parole nocturne.

Au bout de quelques mois Madame Victoire a fait venir sa belle-mère pour garder les enfants lorsqu'elle devait me voir. J'intervenais peu. Elle

avait beaucoup à dire. C'était une analyse relativement classique dans son déroulement. Elle a continué à travailler — elle faisait des ménages —, l'idée de la faire payer ne me vint pourtant jamais, j'entérinais ainsi la différence des clients de ville et des patients de dispensaire ; la différence n'étant évidemment pas à situer sur le seul plan pécunier, mais bien plus sur celui de la classe sociale d'où provenaient les uns et les autres.

Pendant les quatre années que dura l'analyse de Madame Victoire je l'ai gardée assise, ceci pour des raisons « administratives » ; je la recevais en réalité de façon clandestine, sous le couvert de la psychothérapie de sa fille, car le dispensaire était consacré aux enfants et il n'était pas question d'y traiter des adultes.

Le début de l'analyse de Madame Victoire était également la fin de la psychothérapie de l'enfant, fin qui représentait en même temps la prise en considération du jugement paternel : elle n'avait pas grand chose qui clochait sauf de n'être pas une « grosse tête » comme son père, comme sa mère. Il aurait bien sûr été possible d'aller au-delà de cette place assignée par le père. Cela aurait été la véritable analyse de l'enfant. Je pense qu'il m'a été impossible à l'époque d'aller avec l'enfant au-delà d'une répétition du modèle familial et d'une identification imaginaire à peu près soutenable, ayant en même temps la mère en analyse car j'avais manifestement envie d'analyser Madame Victoire. Cela pose le problème d'analyses simultanées mère-enfant. L'une et l'autre n'étant pas réductibles à leur seule relation commune. Pour Janine il s'agissait de faire émerger son désir inconscient au-delà des représentations de l'icône familiale. Pour sa mère je devais au premier chef être attentive à mettre en place les éléments de cette icône afin de pouvoir repérer la répétition et l'impact de ses signifiants personnels. On peut se demander si un même analyste peut facilement faire cette gymnastique compte tenu de son transfert. J'avais un peu « décoincé » Janine en la renvoyant dans la nature au profit d'une écoute analytique de sa mère. Je pense que la plupart des analyses d'enfants, lorsque l'adulte le plus concerné n'a pas son propre analyste, ont pour conséquence le sacrifice de quelqu'un de l'icône. En plus, vouloir faire coûte que coûte l'analyse d'un enfant lorsque celui-ci ne le demande pas — ni consciemment, ni inconsciemment par une souffrance à être — c'est l'exposer inévitablement à répéter ultérieurement et peut-être à l'infini, une demande, qui, de par l'analyse précoce, n'a pas pu être formulée ni entendue. Pour cela il suffit de songer aux analysants, rescapés d'analyses d'enfants que nous voyons à l'âge adulte venir répéter inlassablement quelque chose d'analyste en analyste. Pour eux la situation analytique est devenue le lieu de toute leur réalité, lieu de répétition identique, alors que le processus analytique instaure une différence de la répétition, elle devient répétition d'un non-identique.

Toutes ces difficultés citées étaient néanmoins *mes* difficultés, et n'étaient pas des obstacles majeurs pour l'analyse de Madame Victoire, qui pendant quatre ans avait fait un travail analytique entraînant des modifications importantes dans ses rapports aux autres et dans son discours : hurlé, sans parole, vécu, chuchoté, dit, vécu. L'analyse de Madame Victoire s'était en somme déroulée comme une analyse plutôt classique en ce qui concerne le singulier de son histoire et de ses symptômes, si l'on se limite à l'intérieur d'un cadre donné, cadre justement délimité par ce qui m'était parvenu à ce moment-là comme analysable. Ceci pose le problème de mes limites dans une analyse particulière : jusqu'où ai-je pu être l'analyste de cette femme au moment où j'en étais par rapport à l'analyse en général. Analyste et analysant achoppent à toute sorte d'obstacles constitués par la rencontre de leurs signifiants, la singularité de leurs désirs inconscients, mais aussi par l'inanalysé de l'analyste. De tout ceci dépend le « cadrage » d'une analyse qui délimite précisément l'analysable pour un analyste, et donne la mesure de son propre engagement dans le processus analytique. Je pense que ce serait une grave erreur de confondre cet engagement qui peut varier au cours d'une vie, avec ce qu'on appelle de l'expérience due au temps, ayant comme présumé que l'analyste ne sort jamais du processus analytique, comme s'ils n'en existaient pas des apparemment analystes ayant cessé d'être analysant, cessé de lutter contre le refoulement toujours à l'œuvre.

J'ai parlé de deux points qui ont été importants dans les débuts de cette analyse et qui ont marqué les limites entre la réalité et le cadrage analytique. Le premier point a été l'importance du dispensaire en tant que lieu de soins réservé aux enfants. Madame Victoire y était adulte que par infraction et ne pouvait légitimement venir qu'en occupant la place de sa fille. Un moment important a été justement celui où elle a pu articuler la réalité du cadre apparemment dû au hasard de ses tribulations médico-pédagogiques concernant sa fille, à la suite de ses signifiants personnels et au discours tenu spécifiquement par elle.

Le deuxième point a été marqué par la position spécifique et repérable de ses voies et objets de jouissance : passage du « hurlement d'un corps à l'autre » au « chuchotement d'un corps à un autre corps ». Son corps, le corps du bébé, le corps de l'analyste. Hurler était de toute évidence une nécessité pour Madame Victoire (une jouissance), mais cette même nécessité (jouissance) devenait le risque même, l'acte qui pouvait mettre son analyse en danger, par le réveil du bébé en l'occurrence, qui aurait rendu son hurlement-chuchotement incompréhensible. Le chuchotement venu à cette place permettait l'analyse et *répétait* dans un non-identique, le sens du hurlement.

C'est ainsi que s'est instaurée la répétition dans cette analyse, non répétition de la « scène avec le bébé » mais d'une toute autre scène dont

la première n'a été que le support imaginaire dans la réalité fonctionnant quasiment comme un souvenir-écran. Il y a donc eu pour elle une butée, un cadre au déploiement tous azimuts de la folie de sa voix. Butée inscrite dans un ordre non réductible à sa seule singularité, car repris comme situations répétables avec un autre, l'analyste. Ce support de réalité (est-ce assimilable à tout symptôme ?) n'a plus été nécessaire lorsqu'est apparue la différence entre la répétition dans la réalité et la répétition dans la situation de transfert où le répété n'était pas l'identique. Cette différence est apparue dans les paroles mêmes de Madame Victoire, ce qui ne veut pas dire qu'elle en était d'emblée consciente. Moi l'ayant entendue, je pouvais ultérieurement la renvoyer à ses propres paroles dites à son insu dans un temps et données à sa lecture dans un autre temps, après-coup.

L'existence de cet après-coup à l'intérieur même de l'analyse et notamment à propos de la demande de l'analyse est une étape qui à mon sens permet une « sortie » de l'analyse fondée sur autre chose que la seule résistance.

Voici à peu près dans l'ordre les propositions majeures qui ont été des moments importants de cette analyse :

- « Ma fille me rend folle. » Hurlement.
- « Je suis seule, personne ne me parle. » Hurlement.
- « Ma fille est comme moi. » Hurlement.
- « Ma fille est vicieuse, elle se touche, est-ce que je suis censée le voir ou non ? Elle risque de ne pas m'entendre. » Hurlement.
- « Son père ne viendra pas. » Hurlement.
- Son absence, présence de sa fille, sa grossesse. Actes.
- Son retour, présence du bébé dans ses bras, puis loin d'elle. Chuchotement.
- Elle ne peut plus dire « ma fille est comme moi » du fait de la présence de deux filles, il faut nommer. L'une ou l'autre, ce qui amène la parole sur sa propre place dans sa famille et par rapport aux autres. Elle parle.
- « Tout le monde me parle, j'entends plus que je ne peux me permettre. »
- « Je ne peux rien faire de ce que j'entends, je suis plus seule qu'avant. »

Par rapport à la situation d'origine qui était l'indication de psychothérapie de sa fille, Madame Victoire avait véritablement manifesté son désir de se situer en tant que sujet désirant, en forçant les découpages de lieu et de temps par l'introduction de son discours inconscient, du corps parlant sa jouissance. Tout ce qui a trait à ces débuts que j'ai invoqué là a été repris et analysé par elle en cours d'analyse. Elle est donc allée

aussi loin que moi dans l'écoute et la compréhension de son discours. En ce sens elle a été aussi loin que n'importe quel analysant qui au terme de son analyse rencontre l'impuissance de son analyste à aller plus loin que lui dans le dévoilement, la lecture ou l'interprétation de son désir. Rencontre des limites, butée due au refoulement qui se signale par un « je ne comprends pas plus loin que ça » dit de part et d'autre. Bien des analyses s'arrêtent avant d'avoir atteint ce point qui à mon avis est pratiquement le terme d'une analyse devenue didactique.

Alors pourquoi Madame Victoire n'est-elle pas devenue analyste ? Voici à peu près ce qu'elle disait peu avant que je n'arrête son analyse.

— « Avant personne ne me parlait, maintenant partout où je vais on me parle, partout où je fais des ménages on me traitait comme une « petite tête » (Cf expression du mari à propos de Janine qui n'est pas une « grosse tête »). J'ai maintenant l'impression qu'on me demande toujours des conseils. C'est fou ce que les gens peuvent dire sans le savoir, on se sent tout gêné de les entendre. C'est comme ici... mais je ne peux pas leur dire... ils croiraient que je suis folle... je ne suis pas analyste. Je peux même pas leur donner des conseils, faut qu'ils fassent le chemin... faut le temps, ils peuvent pas s'entendre parler comme ça. Avec mon mari, c'est pareil. J'ai envie qu'il fasse une analyse, mais il dit qu'il n'est pas malade. Peut-être que je leur sers quand même parce que je les écoute au fond comme personne ne les écoute. C'est sans doute pour ça qu'ils me parlent tant. Des fois ça me fait rire : j'ai envie de leur dire : vous ne savez pas que je suis juste votre femme de ménage ?... Mais des fois je vais pas bien. C'est pas comme avant où personne ne me parlait, c'est au fond bien pire. On me parle et je ne peux pas répondre. Alors je suis encore plus seule qu'avant. »

Voici la solitude de l'analyste de fond. Voici la solitude que lui avait procurée son analyse qui l'avait modifiée en tant que personne, mais n'avait pas changé le monde ni la société autour d'elle, ni même son rapport à cette société.

Peu à peu elle s'est désintéressée de l'analyse de sa situation singulière et nous avons conclu à un arrêt. Mes limites d'interprétation et d'engagement vis-à-vis de cette analyse étaient atteintes.

Ceci est le plus souvent la limite que les analystes invoquent volontiers comme infranchissable, comme donnée une fois pour toutes : la société, au regard de laquelle l'analyste est tenu à la « neutralité » et à la non-intervention.

J'avais l'impression d'avoir écouté et interprété aussi loin que j'avais pu et aussi loin que je l'aurais fait pour tout autre analysant de cette

époque, tout ce qui concernait les questions posées autour du sexe, de la mort, du roman familial et de ses enfants. Pourquoi alors n'ai-je pu entendre (bien que l'ayant entendu : la preuve, j'en parle maintenant) son désir de devenir analyste ? En d'autres termes : bien que l'ayant entendu, je n'ai pas pu en être l'analyste et le faire émerger dans l'acte analytique.

L'analyste est toujours agissant en dépit de la fable de sa neutralité. Et j'ai été agissante lorsque j'ai entendu au-delà des plaintes concernant ses enfants une demande personnelle d'être écoutée. J'ai « agi » lorsque j'ai proposé à Madame Victoire des séances d'analyse indépendamment de celles de sa fille ; je n'avais pas attendu qu'elle formule cette demande de manière explicite. Il y avait eu d'un côté son désir non dit, de l'autre mon acte m'engageant à l'analyse. Cela est d'usage fréquent. C'est l'analyste qui est à l'origine de l'acte analytique après avoir repéré quelque chose d'un processus possible chez l'analysant. La « sortie » d'une analyse avec un analyste donné — pour ne pas parler de la fin de l'analyse — doit-elle être le seul fait de l'analysant ? Qu'est-ce qui rendait impossible « l'accession » de Madame Victoire à la pratique analytique ? Je pense que c'était le seul fait que Madame Victoire était femme de ménage. Bien que nous nous soyons rejointes d'une certaine façon dans le savoir sur le désir, le sexe, la mort, son savoir universitaire restait nul et c'était la seule différence entre elle et tout autre analysant arrivé au point où une analyse est reconnue comme didactique.

Dire que le discours de l'analyse peut se faire en dehors du discours universitaire ou savant est un peu léger... dire aussi que l'hystérique en sait autant que son analyste est une pirouette pour ne pas se poser d'autres questions. Si ce savoir-là était le seul déterminant dans le devenir analyste, Madame Victoire aurait dû le devenir. Je ne pense pas être la seule analyste à avoir ainsi « sacrifié » une analyse (une analyste) en réduisant à la solitude et au silence social un analysant dépourvu de « culture » néanmoins analyste. Une autre pirouette consiste également à dire : mais c'est très bien, c'est elle la véritable analyste, elle fera du bon boulot parce que justement elle ne le sait pas. Alors : elle sait ou elle ne sait pas ? Si elle le sait (ce qui lui arrive) alors elle ne peut pour survivre que refouler à nouveau ce savoir, si elle ne le sait pas, alors j'en sais plus qu'elle... D'aucuns racontent des histoires édifiantes d'analysants « d'origine modeste » qui en cours d'analyse ont reconnu leur désir de savoir (dans les livres...), qui se sont mis à lire, à passer des examens, bref à rejoindre en tous points leur analyste jusqu'à devenir comme lui cultivé, savant, bourgeois ? Ayant en prime oublié, ou mis de côté, ne sachant qu'en faire, ce qu'il pouvait savoir de sa classe d'origine et de ses véritables pairs.

Si je peux maintenant mieux formuler la difficulté de cette fin d'analyse malgré le discours tenu par Madame Victoire sur le savoir et

son rapport à la jouissance, je reste dans l'ignorance de ce que l'on peut faire en ce qui concerne le rapport de l'analyse au discours universitaire, dans un cas précis. Je pense qu'il y a une possibilité d'acte, celui-ci engageant l'analyste au-delà de la simple répétition d'actes reconnus dans la pratique actuelle, même s'il y a chaque fois une mise subjective.

A partir de ce point les argumentations deviennent théoriques et ne renvoient à aucune pratique possible à ma connaissance. Au-delà d'argumentations strictement politiques (lutte de classe, etc.) on peut s'interroger sur le silence qui règne chez les analystes sur cette question. Malgré la tentative de Lacan d'énoncer les quatre discours dans *leur rapport* (discours du maître, discours de l'hystérique, discours de l'universitaire, discours de l'analyste) l'écho en reste strictement universitaire, exégèses savantes, citations, etc., sans avoir entraîné des conséquences dans la formation d'analystes par exemple.

Ce texte est inévitablement inachevé car débouchant sur des questions où se profile le savoir universitaire ici et maintenant.

Le 20-10-73.